

Pierre Olivier

EXO

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-6526-8

© Pierre Olivier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration couverture : Tracking station, photo ESA.

Exo : préfixe grec signifiant *hors de, en dehors*.

RFA, Frankfort-sur-le-Main, quartier Westend, Siesmayerstraße, début juin 2005.

L'air doux et nocturne provenant du jardinet gonflait les voilages de la baie vitrée. L'homme entra dans le grand salon, volubile, téléphone à l'oreille, terminant d'enfiler son ample peignoir moiré. Il se laissa aller dans le canapé qui l'accueillit mollement, posa la main sur la bouteille de scotch dans l'attente de la conclusion de sa sémillante conversation. Enfin, sourire radieux illuminant son visage, il acquiesça plusieurs fois avant de couper. Satisfait, il jeta le portable sur les coussins et se détendit quelques instants, s'étirant voluptueusement, regard perdu déjà vers son rendez-vous de demain.

Se reprenant, il saisit la bouteille, se servit un verre et relança la musique d'une pression sur la télécommande. La suite anglaise de Bach embellit la pièce, redonnant vie aux bibelots sous la lumière tamisée. Il se leva brusquement, se dirigea vers le bureau, ouvrit le coffret à cigares et en choisit un qu'il fit craquer délicatement à son oreille. Il l'alluma, souffla sur l'allumette et le nuage bleu s'épandit gracieusement dans l'air tiède. Il ouvrit un peu plus la baie donnant sur le jardin privatif plongé dans le noir. La nuit était douce. La brise légère caressait la peau. Il jeta un coup d'œil derrière lui : minuit trente-cinq. Il eut un négligent mouvement d'épaules. Aucune importance, demain, il arriverait plus tard au bureau...

Il regagna sa place sur le divan, but une gorgée. Son front se plissa soudain. Il reposa rudement son verre. Un curieux bruit, ténu, continu, familier attirait son attention. Son regard s'affola, cherchant l'origine de ce ronron insaisissable. Yeux écarquillés, bouche bée de stupéfaction, figé d'effroi, il découvrit que le volet roulant de la grande baie descendait, inexorablement, irrémédiablement. Son œil terrifié chercha le support de télécommande au mur près de la fenêtre : le boîtier n'y était plus. Il voulut se lever mais retomba violemment, tiré

en arrière par un lien froid lui enserrant le cou. Ses doigts désespérément agrippèrent la chaîne de métal qui tendue par une force peu commune coupait la respiration. Les jambes de l'homme se débattirent furieusement, bousculant la table basse, renversant la bouteille ; tout son corps combattait comme un fou l'asphyxie qui œuvrait déjà, cyanosant ses lèvres ouvertes à la recherche d'un air absent alors que le volet terminait sa course. Dans un effort de l'ultime espoir, une main tenta d'agripper un bras, une manche, et le regard révolté ne put saisir au-dessus de lui qu'une forme blanchâtre, sans visage, immobile, qui serrait, serrait... Ce fut sa dernière vision. Un bras retomba, puis l'autre ; après un dernier tremblement, le corps s'affaissa. Une main gantée, d'une légère poussée, fit basculer le pantin qui s'avachit sur le tapis épais non loin de la bouteille renversée. Les yeux mi-clos ne regardaient nulle part.

Le gars en cote blanche couvrant jusqu'aux cheveux portait un masque chirurgical lui dissimulant le nez et la bouche. Il tira sur le peignoir qui glissa sur le corps nu et le lança en vrac plus loin puis dézippa partiellement son vêtement, en extirpa un sachet plastique qu'il ouvrit. Il en sortit un collier de chien rutilant de verroterie. Il le jeta à côté du cadavre ; autour du cou, la laisse qui allait avec. Il remit l'emballage dans sa combinaison qu'il referma. Le regard impénétrable se verrouilla sur le coffret à cigares. En quatre enjambées, il fut dessus. Après l'avoir ouvert, il ôta le présentoir à cigares. Son regard s'anima. C'était un sourire. Il prit le petit carnet caché dans ce double fond, le feuilleta pour contrôle, ouvrit sa combinaison et le fourra dans sa poche intérieure. Il remit le tout en place, silencieusement. Bach attaquait le dernier prélude. Après une ultime vérification, il se dirigea vers la porte d'entrée. Par l'entrebâillement, il constata que le couloir était obscur ; à cette heure de la nuit, l'immeuble cossu dormait. La porte se referma avec un léger clic. Sans allumer la lumière, après une dizaine de mètres, il fut dans le sas d'entrée. Il pénétra dans ce qu'il savait être le local à vélo, se défit de sa combinaison de protection qu'il roula en une petite boule qu'il cacha sous son blouson. Il sortit de sa poche une casquette avec large visière cachant son front et son regard. Dans le hall, il attendit et écouta ; aucun bruit de passant attardé provenant de la rue. Il appuya sur le bouton ; dans une

vibration, la porte se libéra. Il releva son col, descendit les quelques marches en silence et disparut dans la nuit d'été.

Le jour pointait. Malgré la chaleur matinale, l'homme seul à l'arrêt de bus était affublé d'un épais blouson de cuir et d'une casquette lui mangeant le visage. Il n'eut pas longtemps à attendre ; une berline allemande stoppa à son niveau. Il monta. Après quelques centaines de mètres, la voiture obliqua dans une voie secondaire de la zone d'activité déserte à cette heure puis s'immobilisa le long du trottoir. Le conducteur, élégant malgré sa corpulence, réajusta ses lunettes solaires et eut une grimace d'agacement. Il actionna la descente de sa vitre ; du jeune homme suintait comme une odeur de vieille sueur. Se tournant vers son passager, sans autre préliminaire, il demanda :

— Vous l'avez ?

Le type fourragea dans sa poche intérieure et en sortit un petit calepin à spirale qu'il exhiba avec un sourire infatué.

— Je veux voir d'abord..., fit l'autre calmement avec autorité.

Le gars parut hésiter puis tendit lentement le carnet ; ses yeux étaient verrouillés sur l'objet de la transaction pendant que le conducteur le feuilletait.

— C'est bien ça...

Alors qu'il rangeait le calepin dans sa veste, le chauffeur eut un léger coup de menton en direction du vide-poche face au passager.

— Il y a là-dedans une enveloppe avec la moitié de la somme convenue..., merci de compter devant moi.

Le jeune s'exécuta, sortant plusieurs liasses de billets. Satisfait, il remit l'argent dans la pochette qu'il logea dans son blouson.

— Avec ça, fit l'homme impassible, vous pourrez au moins vous acheter un déo...

— Et... le reste ? demanda-t-il polarisé sur son argent.

— Comme stipulé au contrat..., si l'enquête ne donne rien, dans un mois et demi, c'est-à-dire le 19 juillet, le solde vous sera remis en Suisse à l'endroit et heure prévus entre nous..., mais uniquement dans ce cas-là, nous sommes bien d'accord ?

— Vous inquiétez pas..., l'enquête risque de ne pas donner grand-chose !

Le gros type aux verres fumés, visage fermé, se tourna vers lui :

— Je le souhaite... pour vous... Quoi qu'il arrive, nous ne nous sommes jamais rencontrés ; ça sera quelqu'un d'autre qui vous remettra le complément en Suisse, je...

— J'espère qu'il sera à l'heure...

— Nous n'avons qu'une parole ! mais n'oubliez pas, si les conditions du contrat sont respectées, dans le cas contraire... Salutations !

Après une hésitation, le type actionna l'ouverture de la portière. Sur le trottoir, il regarda la voiture disparaître au carrefour.

I

Paris, quartier du Luxembourg, de nos jours.

Le grand bassin circulaire était raturé de traits esquissés par le gel nocturne. La froidure avait outragé dans son sommeil le plan liquide et tranquille en y dessinant un damier grossier que des canards à la palme novice tentaient d'arpenter de leur dégaine bancale. Chose étonnante, une petite étendue, probablement partiellement à l'abri des mouvements de l'air glacé par on ne sait quel mystère, réservait aux emplumés et autres mouettes une mare dépourvue de cette fine épaisseur de glace emprisonnant le reste de la pièce d'eau. Quelques volatiles y frétilaient furieusement par crainte sans doute de la rapide disparition de l'unique point liquide au sein de cette banquise à palmipèdes. Non loin de là, au centre du plan d'eau, la vasque soutenue par des angelots rieurs et grassouilleux s'était couverte d'un manteau grotesque et translucide que le jet d'eau vertical, figé peu à peu par le froid, avait offert aux chérubins hilares. Au loin, à l'arrière-plan, de rares silhouettes se hâtaient, libérant à chaque pas un souffle blanc et éphémère. La sourde inquiétude citadine s'attardait dans l'abri encore intact du lundi matin et l'air était éteint, mat, sans ombre ni couleur. Les arbres gris se tourmentaient dans l'attente d'un lest de verdure. Neuf heures sonnèrent à la pendule du Sénat.

Inquiet, il fit un pas de retrait car la peuplade aux pattes palmées, maintenant à un jet de pain, exigeait le tribut réglementaire que tout observateur se devait d'acquitter. Le geste suscita l'indignation de la troupe qui clama haut et fort sa mise en demeure. Déjà trois corbeaux, par l'offrande alléchée, se joignirent aux revendicateurs en avant-garde

sur le rebord en ciment. Face à l'offensive, il se replia et poursuivit son chemin. Il n'avait rien avec lui.

Il sortit du jardin, longea les grilles, traversa la chaussée, salua d'un signe de tête le marchand de journaux pétrifié dans son kiosque et vira dans la rue de Tournon. Plus bas, stoppant devant le large porche d'un immeuble, son doigt ganté libéra la serrure électrique de la porte. A côté, fixée sur la pierre, une plaque miroitante cernée de son halo de négligence, attestation du lustrage hâtif et journalier du panonceau, rappelait la présence en ces murs de la société *Sesam Consulting* ; dans l'entrée, un code donna accès à l'ascenseur qui au cinquième et dernier étage s'ouvrait sur un palier garni de deux portes de bois massif dissimulant un blindage dissuasif. Sur l'une d'elles, derechef la plaque mentionnant le nom de l'entreprise dont l'anglicisme un peu suranné masquait la réalité de son activité. Un second code, tapé sur le boîtier mural solidaire du chambranle, désengagea les points d'ancrage de l'accès dans une discrète vibration. La clef de sécurité tournée deux fois débloqua enfin l'ouverture qui pivota lentement et en silence sur ses gonds. Il entra et referma tout aussi silencieusement s'étonnant invariablement de la délicatesse du mouvement pour une telle porte. Après le verrouillage par deux tours de la clef qu'il replaça dans sa poche droite, il désynchronisa l'alarme à l'aide du code opérant puis la mit en veille. Sur l'écran de contrôle, il vérifia le nombre et la nature des événements survenus durant le weekend : *Néant*. Aucune tentative d'intrusion dans les lieux. Comme de coutume d'ailleurs...

Il se défit de son rempart de cuir, de l'écharpe, du bonnet qui tentait de masquer ses oreilles et, encore frémissant d'hiver, se dirigea vers la cuisine. Il fit le niveau de la machine à café, introduisit une capsule. La tasse recueillit les premières gouttes. Dans l'attente du fumant réconfort, il divagua dans le couloir distribuant les pièces à vivre converties en bureaux ouverts, palpa la fonte d'un radiateur, s'étonna de sa chaleur en dépit du froid qui semblait engourdir les locaux et convint, de retour en cuisine, que la température extérieure devait être inhabituellement basse. Café en main, il écarta des doigts deux lames du store vénitien qui habillait la fenêtre. Au-delà de l'abîme de la cour intérieure, la vue se perdait sur des toits et les

cheminées inutiles. Quelques flocons dansèrent devant ses yeux. Le peu d'attrait du paysage le fit abandonner sa position.

Une des chaises recueillit son indolence matinale. Pensif, il laissa errer son regard là-bas, dans l'enfilade du couloir aux portes toujours ouvertes, vers la petite pièce du fond où s'agitait le témoin lumineux du routeur Intranet. En dehors de la cuisine qui persistait à s'apparenter à une vraie cuisine avec ses plaques, son micro-ondes, son réfrigérateur, bouilloire et autre machine à café, le reste des deux appartements initialement réunis tenait plus de la start-up qu'à une garçonnière de cadre supérieur. Les chambres avaient été converties en bureaux avec écrans multiples et matériel spécialisé nécessaire à la bonne marche du service et le grand salon, malgré fauteuils et canapés, jouant son rôle de convivialité, recevait le plus souvent leur réunion ou leur débriefing à la conclusion d'un « dossier ». Ses portes fenêtres ouvraient sur une terrasse qui longeait une partie de l'appartement et offrait à gauche sa vue sur le dôme du Sénat et de l'autre côté de la chaussée sur la cour intérieure du bâtiment de la Garde Républicaine. Aucune fenêtre ne donnait directement sur la rue ; la terrasse, contribuant au retrait de ces dernières, protégeait ainsi les occupants et surtout leurs activités de la curiosité du voisin.

Il posa sa tasse vide et se dirigea mollement vers sa pièce de travail. Il tomba dans le fauteuil, alluma les unités centrales sans vraiment regarder, bailla en étirant ses longues jambes puis se balança négligemment, un œil distrait sur les écrans qui commençaient à afficher leur image de veille. Il était certain qu'avec ces multiples équipements informatiques les lieux auraient pu aisément copier la start-up à la pointe de la technologie ; du reste, c'était le but recherché.

Le petit écran de surveillance dans un coin de son bureau s'éveilla ; quelqu'un entra un code sur le boîtier du palier. C'était Sonia. La curieuse vibration, signe de la libération des pênes de la lourde porte d'entrée, semblait à chaque fois se répercuter dans l'ensemble des locaux malgré son niveau sonore relativement faible. La fréquence devait en être étudiée afin de la percevoir partout. Il entendit les deux tours de clefs réglementaires après fermeture, la battue d'une foulée pressée d'en finir, un bruit de chaise qu'on déplace et enfin le ronronnement de la machine à café. Des pas légers, comme

des frottements, se rapprochèrent et passèrent dans le couloir derrière lui. « Salut... ». « Salut » répondit-il en terminant de saisir son identifiant et mot de passe. La masse pesante du sac de la dame fit l'habituel son mat en atterrissant sur sa table de travail suivi tout aussi habituellement par le choc flasque du manteau qui venait de le rejoindre puis, plus rien.

Regard soucieux bloqué sur son écran, il émit sourdement un juron en lisant la sentence affichée. L'algorithme lancé vendredi dernier sur le dossier *Agni* clignotait son résultat : *Echec*. Trouver une autre piste..., mais dans l'immédiat aucune inspiration ne venait se poser sur son perchoir. Les voies académiques avaient échoué l'une après l'autre, il fallait remettre à plat les données du dossier et reprendre du début. Il expira fortement, décida qu'un autre café arrangerait peut-être son affaire. Dans la cuisine, les stores avaient été ouverts. Tournée vers la clarté, Sonia, assise, petit miroir dans la main gauche, arrangeait son maquillage avec ce drôle de regard fixe et démesurément inquiet qu'ont les femmes face à leur image. Il s'arrêta une fraction de seconde sur la scène. Après avoir renouvelé la capsule, debout devant la machine, il attendit que le breuvage atteigne le niveau réglementaire.

Elle reposa un petit tube noir. Sans quitter le reflet de son visage qu'elle berçait doucement devant la glace, elle demanda, l'air ailleurs :

— Ça va ?

— Ça va.

Tasse à la main, déterminé, absorbé déjà par le dossier *Agni* qui nécessitait de nouveau une ardente cogitation, la voix de Sonia le retint au seuil de la cuisine.

— Ah au fait, j'allais oublier..., elle lâcha un instant son reflet, madame Kiran a appelé vendredi en fin d'après-midi, elle voulait te joindre...

— Madame Kiran..., répéta-t-il intrigué, la...

— Oui, la femme de Jamil.

— Mais..., pourquoi moi précisément ?

— Sais pas..., fit-elle mollement, reprenant ses petits coups de brosse sur ses cils, peut-être que Jamil lui a parlé de toi ou quelque

chose comme ça, en tout cas, c'est toi qu'elle a demandé, elle passe en fin de matinée récupérer les quelques affaires que Jamil a laissées...

— Des affaires... ?

— Oui oh..., compléta-t-elle satisfaite de sa retouche et remballant ses ustensiles, des trucs qui trainaient sur son bureau et que j'ai mis dans un sac quand j'ai repris son poste. Il y avait un cadre avec eux en vacances, des machins comme ça..., pas grand-chose en fait...

— Et elle passe quand, tu dis ?

— Fin de matinée.

— Et il est où ton sac ?

— Dans mon bureau, je te l'amène tout à l'heure ; c'est des bricoles, rien d'important mais vendredi soir j'ai préféré prévenir Fabienne de la démarche de madame Kiran. Elle m'a demandé de vérifier les affaires en question, même si ça a déjà été fait à l'époque par les gars de Levallois..., procédure habituelle. C'a été vite fait, rien à signaler... Tu pourras lui donner les souvenirs de son mari. Tu peux y jeter un œil si tu y tiens...

Un geste négligent esquissa sa réponse. Elle rangea son nécessaire et se dirigea vers son bureau. Après s'être effacé, il la suivit un instant des yeux. Ce n'est pas qu'elle fut désagréable à regarder ; elle ne l'était pas, c'est certain, mais elle avait cet aspect rustique qui accablait irrémédiablement ses postures qui se voulaient féminines et qui en devenaient piteuses. C'était la bonne copine de lycée en quelque sorte et qui le resterait pour le restant de ses jours. Souvent coiffée par le courant d'air du porche d'entrée de son immeuble, exhibant pendant trois jours le vernis à ongles du weekend, ne dédaignant pas d'arborer le chemisier matinal malencontreusement tiqueté lors d'une lippée familiale et provinciale, trainant parfois sur la dernière syllabe, usant de tournures pittoresques comme autant d'empreintes de son terroir natal, la jeune femme avait inventé un style nouveau : la cryptanalyse à la ferme. Car c'était son métier, comme à lui et Samuel son autre collègue : casseur de codes secrets. C'était leur activité dans une de ces petites unités discrètes sinon secrètes qui dépendaient du Ministère de l'Intérieur via la DGSI. La plaque à l'extérieur n'était là que pour habiller la façade. *Sesam Consulting*, officiellement concepteur de logiciel, n'était répertoriée dans aucun annuaire afin de se soustraire au

démarchage inopportun ou aux consultations incongrues des entreprises. Même l'implantation en plein milieu de la capitale évitait le désagrément de côtoyer des compétiteurs, bien réels ceux-là, car le Luxembourg et le Quartier Latin étaient loin de concurrencer la *Silicon Valley*. D'autres unités comme la leur officiaient quelque part sur le territoire français et l'ensemble du service était surnommé avec un nuage d'ironie : *Le Cénacle*.

Si Sonia ne brillait pas par son urbanité ou l'élégance de ses gestes et de son verbe, elle était incontestablement une experte dans le domaine de la linguistique. Forte de son doctorat soutenu à Londres, les radicaux indo-européens étaient une évidence pour elle et sa maîtrise de plusieurs langues de la famille balto-slaves et de quelques dialectes en passant lui ouvraient un champ considérable de moyens quand elle attaquait un document crypté. Elle parvenait à capter l'origine du texte en clair comme le cuisinier hume le fumet pour connaître la composition du plat. Il lui arrivait d'être mise en échec et se tournait alors vers Samuel, dit Sam, dont la compétence dans les langues sémitiques pouvait lui être utile ou alors vers lui-même dont la médiocre expertise en linguistique s'arrêtait à Ferdinand de Saussure mais qui n'avait pas son pareil pour dénicher d'inusuels sentiers de recherche contournant la cible. « *Il faut sortir du cadre* », murmurait-il quand il faisait face au mur de l'incompréhensible. C'est ainsi qu'eux trois s'harmonisaient dans une manière de mutualisme dont la limite, toutefois, se confondait avec le seuil de la porte d'entrée. De fait, il ne connaissait quasiment rien sur ses voisins de turbin si ce n'est les quelques vécues abandonnées durant les obligées causeries, inévitables contraintes consécutives à cette communauté de travail. Ses rapports avec ses deux collègues se cantonnaient à l'indispensable sociabilité. C'était la règle. Aucune tentative de transgression des uns et des autres ne venait interférer ce relationnel institutionnalisé. Cette structure n'était, somme toute, que l'application des consignes prescrites lors de leur formation respective. Se garder de soi et se garder des autres, telle était le comportement exigé dès les premiers jours au sein du *Cénacle*. Et d'expliquer que plus les informations personnelles étaient accessibles plus les moyens de pression donc d'extorsion devenaient aisés. De fait, après environ trois ans et demi

passés à œuvrer dans le service, il ne savait presque rien de ses frères et sœurs de servitude mais il est vrai que Sonia, affectée au poste d'un Jamil manquant à l'appel depuis l'été dernier, n'était présente que depuis quatre mois.

Trois ans et demi..., en fait, un peu plus. C'est lors de sa deuxième année à Polytechnique qu'il avait réellement découvert la cryptographie. Auparavant, il l'avait survolée, vue de haut comme l'oiseau hésite encore sur le choix de la branche qui va l'accueillir. La marotte l'avait accompagné les deux années suivantes puis, ceint du prestige et enrichi du diplôme de l'École après quatre ans brillamment menées, il avait pris la tangente à défaut de la porter¹ pour mettre le cap sur Stanford afin d'y soutenir la thèse en cryptanalyse qui le ferait rechercher par tous les R&D des grandes entreprises internationales. Deux post doc, anciens de l'X, lui avaient facilité le contact avec son futur directeur de thèse, ne lui restait plus qu'à financer son séjour et une partie de ses recherches, organiser son déplacement, son hébergement, quelques détails quoi... Certains dans sa promotion avaient tenté de le dissuader, lui faisant miroiter la stabilité d'un grand corps de l'État ou un bon pantoufflage au sein du privé ponctué chaque fin de mois des nourissants émoluments seyant à l'ingénieur à la tête courbée par le savoir. L'entreprise, l'Etat, ces perspectives ne l'encharmaient aucunement et puis il lui fallait *sortir du cadre*... L'aventure exaltante dans un grand service de l'Etat ou une grande entreprise à régenter subalternes et autres chefs de service n'enflammait pas le bleu de ses prunelles. Au reste, il ne savait plus vraiment pourquoi il avait choisi cette école plutôt qu'une autre. Après sa taupe², il s'était présenté à trois concours d'entrée : les Ponts, Centrale et Polytechnique. Reçu aux trois, il avait opté pour l'X³, peut-être pour plaire à son père, surement, et puis il n'en était plus tout à fait sûr aujourd'hui. Le coauteur de sa conception avait toujours ce linceul voilant son regard quand il évoquait ce fameux concours de la trop

¹ Dans l'argot de l'Ecole, la tangente est l'épée des polytechniciens.

² 2^{ième} année de prépa de math (Mathématiques spéciales) qui donne accès aux concours des Grandes Ecoles.

³ Autre nom de l'Ecole Polytechnique.

fameuse école de la Montagne sainte Geneviève et de son trop grand retard dans une des épreuves pour pouvoir entrer. Quand il en parlait, rarement, il avait cette curieuse sensation qu'une partie de la vie de son père était restée là, abandonnée sur le seuil de ce bâtiment de la rue Descartes. Finalement il en avait pris son parti et avait intégré les Arts et Métiers, probablement moins prestigieux à ses yeux mais aujourd'hui, retraite prise après une carrière sans fantaisie à la SNCF, qu'il fut X ou pas, cela l'amenait, somme toute, au même résultat. La vie se charge de nous faire regretter nos regrets.

De nos jours, l'Ecole était descendue de sa montagne depuis pas mal d'années déjà et quitté avec sa nostalgie toute parisienne la capitale pour prendre ses quartiers à Palaiseau. Le charme y avait perdu mais, avec nombres de labos et centres de recherche à proximité, son internationalisation s'en était renforcée, sans doute.

Ce jour-là, il arpentait les couloirs de l'X où ses talons se fatiguaient pour une des dernières quêtes administratives quand le secrétariat, porte ouverte, l'avait interpellé. Il devait contacter sans retard une certaine madame Céline Aubert du Ministère des Affaires Etrangères. Etonné plus qu'intrigué car nombres de documents déjà remplis de sa main comportaient son numéro, il avait téléphoné à la dame. Après tout, les Affaires Etrangères pour un futur expatrié, le lien était certes confus pour son esprit volant déjà vers ce campus outre-Atlantique mais possédait cependant une apparence de cohérence.

En fait non. Son doigt était resté en suspens au-dessus de la touche du portable, son regard s'était perdu vers rien, ce néant qu'il trouvait invariablement lorsqu'il tentait de faire le lien entre sa situation et ce ministère. Thésard au Etats-Unis ne relevait pas d'une activité diplomatique ni politique. Peut-être une erreur, en quelque sorte une mauvaise qualification du quidam, dans le cas présent, lui. Son doigt avait fini par se poser sur l'icône appel. Quelques sonneries plus tard, il écoutait une voix enchantée de faire sa connaissance et se présenter de son opaque titre d'un obscur département des Affaires Etrangères. Après trois ou quatre questions qui ne servirent qu'à confirmer ce qu'elle savait sans doute déjà et un résumé sans faille de son projet cryptographique et étatsunien, elle lui proposait une rencontre afin de lui soumettre une autre voie de carrière qui ne

manquerait pas, précisait-elle avec une pincée de mystère, de combler sa soif juvénile d'aventure et de succès. La flexion de sa voix l'étonna puis l'agaça. Elle s'apparentait à celles qui décrivent avec brio le produit que vous ne voulez pas pendant que vous ne pensez qu'à raccrocher. Ses intonations fleuries suggéraient parfois les senteurs d'une prairie magique. La technique de cette madame Aubert devait être efficace ou bien sa curiosité naturelle avivée par les zones laissées volontairement en blanc par son exposé – ce qui revenait au même – l'amènèrent à consentir un rendez-vous deux jours plus tard dans une des salles de cours de l'Ecole désertée pour cause de congés.

Cette Céline Aubert – si ce fut son vrai nom – devait avoir ses entrées auprès de la direction car personne ne vint les importuner durant leur entrevue. La femme, vraisemblablement au milieu de sa quatrième décennie, dès le début de l'entretien s'assura qu'il respecterait sa promesse sur la confidentialité du contenu de la discussion qu'ils allaient avoir. En premier lieu, il fut surpris par la précision des informations le concernant qu'elles soient familiales ou scolaires. De fait, il s'aperçut rapidement que le Ministère des Affaires Etrangères dont elle se réclamait ne servait que de prête-nom aux démarches de la dame. Même si sa carte professionnelle sabrée de la bande tricolore était bien à l'entête dudit Ministère, elle agissait pour le compte d'un autre maroquin, suscitant plus de méfiance que le bonasse Quai d'Orsay : celui de l'Intérieur.

L'Etat avait besoin de chercheur comme lui. Diablement besoin... Si le diable était de la partie, se surprit-il à penser, l'affaire pouvait être attirante. Encouragée par l'œil vigilant verrouillé sur son visage, elle était entrée un peu plus dans les détails. La DGSI ? Oui..., il connaissait. Vaguement. Il avait déjà vu ce sigle, peut-être lors d'une affaire qui avait fait la une des gazettes ou quelque chose comme ça. Elle lui avait exposé brièvement les différentes activités de cet organisme, du contre-espionnage à la lutte contre le terrorisme en passant par la cybercriminalité. Très bien. Mais il était diplômé de Polytechnique et futur thésard à Stanford, activités sensiblement éloignées de celles d'un ministère de l'Intérieur. Comme polytechnicien, il avait effectué une formation militaire, était habitué à une structure hiérarchisée, avantages certains pour lui et puis thésard,

oui mais en cryptographie..., lui avait-elle rappelé en s'approchant comme pour mieux l'assiéger. Les codes, le chiffre n'intéressaient que l'armée à sa connaissance, et encore, dans un nombre restreint de ses services. Certes, mais précisément ce genre de bureau était connu de tous, avec adresse, contacts etc..., non, ce qu'*ils* souhaitaient était de se doter d'un outil discret de recherche en cryptanalyse, transparent aux regards extérieurs, œuvrant en aval des services officiels. *Ils, en aval...* Oui, la direction du futur département sera localisée en plus haut lieu et ce dernier aura pour tâche de reprendre les dossiers rétifs à toutes approches conventionnelles, ceux résistants aux attaques des algorithmes classiques et imperméables aux techniques orthodoxes. Les cas désespérés, en quelque sorte. En haut lieu ? Très haut lieu. Au-delà de la direction de la DGSI. Bien entendu, il en saurait plus si un accord devait se conclure entre eux. Cet accord éventuel serait, tout comme ce nouveau service, d'une teinte transparente. Aucune mention de l'Etat ni de service de l'Etat ne figurera sur le contrat. A propos de contrat... Salarié pour une durée de cinq ans. Avec les avantages du statut de cadre salarié, congés, mutuelle... Et le... ? Elle avait nonchalamment hoché la tête, sa moue signifiant qu'elle entendait le mot, somme toute, de la fin. Portable en main, elle avait saisi quelque chose. Face à l'écran présenté, il avait lu, sourcils haussant progressivement. Par an ! ? Un sursaut amusé, léger, avait ouvert la porte de la réponse. Par mois, jeune homme..., confirmait-elle. D'autres avantages viendraient compléter ces émoluments et il était prématuré d'en aborder ici les détails mais il était évident qu'un tel salaire impliquait que le bénéficiaire soit le meilleur parmi les meilleurs, ce qui, d'après ses dires, ne faisait aucun doute le concernant. Elle en profita pour lui préciser qu'à l'issue de ces cinq années, il aurait toujours la possibilité de finaliser sa thèse dans le lieu de son choix, avec l'argent qu'il aurait mis de côté... De plus, en cas d'acceptation de principe, une formation aux « techniques » attachées à ce genre de service ainsi qu'une étude approfondie des modes de chiffrement de nos voisins et autres gracieusetés étaient obligatoires, suivies d'une période de probation dont la durée serait en relation avec les aptitudes du postulant. Des questions ? Considérant un instant son mouvement d'épaules dubitatif, elle avait poussé vers lui du bout des

doigts une carte de visite et conclu, se levant, qu'étant le 12, si aucune réponse ne lui était parvenue le 11 du mois suivant à minuit, la proposition n'existerait plus.

Au revoir..., madame...

D'aucuns auraient reçu cette offre comme surprenante, inespérée, promesse d'un avenir chantant la réussite mais lui, à cette époque, ne l'entendait guère comme un passage vers la prospérité. Il préparait son exil américain depuis des mois, façonnant un carnet d'adresses à l'égal du diplomate qu'il n'était pas, accumulant les démarches tant en France qu'aux États-Unis, fortifiant ses réserves financières afin de se garantir une autonomie durant les six premiers mois mais surtout, il y avait Emilie... Il l'avait vue rechigner lors des prémices de ce qui n'était qu'un projet à la formalisation brouillonnée. Plus tard, quand celui-ci migra de l'épure évasive au plan tracé et détaillé, il l'a vit regimber. Il tenta le compromis, séjours intermittents se relayant les allers et les retours et autres figures combinatoires et illusoire mais décidément la sauce américaine n'émulsionnait pas. La vie commune se délita lentement à mesure que se détachait sur l'horizon de leur couple la cérémonie de remise des diplômes. Et début juin de cette année-là, ce furent ses proches qui le congratulèrent après une cafardeuse cérémonie de remise. Elle était absente. Elle le serait définitivement.

Dégagé du carcan affectif malgré l'amertume de la séparation et son acceptation, il s'était consacré à la préparation de cet exil qui prenait pour le coup son sens véritable. Il le fit sans enthousiasme excessif, sans regret non plus ou alors, juste ce qu'il faut. Passer trois ans minimum au pays de Mickey et de Donald où même le président avait l'obligeance d'en rappeler un des noms était une curiosité. Et puis, à son insu, l'idée de partir seul avait tracé son chemin. Le deuil était dit. Survint madame Aubert.

Après l'entrevue, il avait réfléchi. Sans vraiment se l'avouer, le financement de sa thèse posait problème. D'après ses contacts locaux, il aurait la possibilité d'obtenir un poste de *teaching* ou de *research assistant* mais les résultats de ses démarches se cantonnaient dans le domaine du possible. Aucun accord ferme ni même de proposition n'étaient en vue. Malgré un court vécu, il savait par usage que les

affirmations et les promesses s'évaporaient curieusement lorsqu'on les regardait de près. Malgré l'aide parentale, il craignait que son séjour tourne à la course à la prébende au détriment de ses recherches doctorantes. Peut-être valait-il mieux reporter le projet ? Cinq ans de plus. Il fréquenterait la trentaine. C'était long. Soutenir sa thèse ailleurs, Europe ou France ? Tout était à réinitialiser.

Effectivement, après cinq ans et à la tête d'un trésor de guerre, il pourrait dévisager l'avenir avec assurance, s'investir dans sa thèse dont le sujet s'impatiait. La rémunération proposée par la rabatteuse du Ministère correspondait après estimation grossière au salaire qu'il obtiendrait dans un institut de recherche privé mais seulement... après quinze années de pratique. Que faire ?

Renoncer à partir alors qu'il avait bradé sa vie sentimentale pour partir... C'était presque risible. Intérieurement, il souriait, accablé par la mauvaise fortune qu'il venait de déterrer. Que n'avait-elle pas sollicité un autre ? Qui sait, les pressentis avaient peut-être tous décliné ? c'est éventuellement pour ça qu'elle, la chasseuse de grosses têtes, lui était tombée sur le râble ? Il n'en sut rien. Après avoir considéré les options dont il disposait, il prit une décision : ne rien faire et partir en vacances. S'isolant sur lui-même, personne n'eut connaissance de cette alternative qui allait séparer son futur en deux. Parents, amis, relations continuèrent le chemin précédemment balisé et il négligea d'informer l'entourage du changement de la donne. Lors de son séjour en Bretagne, regard dans la mer et assis sur son rocher, il avait attendu l'omnibus de Poincaré¹.

Une main tendue par-dessus son épaule le fit frémir.

— Salut.

— Ah..., salut Sam.

— Ça caille ce matin !

— Moins cinq, minimum, le bassin du Luxembourg est gelé en partie.

¹ Dans son ouvrage *Science et méthode*, p 53,54, Henri Poincaré raconte qu'une idée fondamentale en rapport avec ses travaux sur les fonctions fuchsiennes lui était venue à l'improviste en montant dans un omnibus qui l'emmenait en excursion. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34329973q.public>

Plissant des yeux, Sam scruta l'écran.

— Quoi de neuf sur *Agni* ?

— Je n'arrive à rien, j'ai lancé l'algo sur les fréquences phonétiques, toutes les versions connues, rien à faire ! apparemment, ce n'est ni de la famille dravidienne ni indo-aryenne...

— Indo-iranienne ?

— Si c'était le cas, on n'aurait pas hérité du dossier. Trop classique !

— Peut être un dialecte non répertorié, une langue éteinte ? suggéra Sam avec un haussement d'épaules.

— Une langue sans locuteur..., pourquoi s'emmerder à la coder si déjà personne ne la comprend !

— Ce n'est peut-être pas un chiffre..., s'amusa le collègue les mains dans les poches, rappelle-toi le navajo pendant la deuxième guerre... Et Sonia, elle en pense quoi ?

— Ses algorithmes n'ont rien donné, elle n'a pas d'inspiration sur ce texte chiffré... Ouai..., non, faut que je trouve une autre voie, on est encore trop classique, là.

— Me fais un café, t'en veux un ?

— J'arrive dans cinq minutes.

Il trouva Sam sur la terrasse, emmitouflé, gambillant d'un pied à l'autre, bonnet sur les yeux et le café en main, tirant sur le cylindre de sa cigarette. La vapeur qu'il relâchait se confondait avec la condensation de son souffle. La porte-fenêtre était restée entrouverte ; l'air froid refoula ses ardeurs, il se contenta de rester sur le seuil à se réchauffer les doigts en tenant sa tasse. Sam, avec un coup de menton vers lui :

— Au fait, je t'ai jamais demandé..., Jamil, il en était où sur *Agni* quand tu as repris le dossier ?

— Oh tu sais, il n'avait travaillé dessus que depuis une semaine, pas plus... Il avait tout juste eu le temps de lancer les algo standards, recherche de blocs et tout le reste, sans résultat d'ailleurs... Je ne sais pas qui a pondu un code pareil, en tout cas, il est sacrément tordu !

— Si ce n'est pas de la zone indienne, après tout ? tenta Sam.

— Victor a consenti à me dire que c'était un message intercepté par un agent en mission au Sri Lanka. C'est pour ça qu'ils lui ont

donné le nom de code *Agni*, ça veut dire feu en sanskrit, il paraît... Mais c'est vrai, ce n'est pas parce qu'il a été capté à Colombo qu'il venait de là-bas. D'un autre côté...

Il suspendit sa phrase, rêvassant, trempant ses lèvres dans le café qui se refroidissait. Sam rompit le silence.

— Ils ne t'ont rien dit de plus à propos de Jamil ?

— J'en sais pas plus que toi, j'en suis resté à la réunion d'il y a deux mois, je suppose qu'ils le recherchent toujours mais, c'est un peu comme moi sur le dossier *Agni*, ils doivent avoir épuisé leurs ressources...

Une sonnerie se répercuta dans les bureaux au loin. Sam relâcha une longue et éphémère étoile qui s'enroula un instant autour de sa tête.

— Et si sa disparition avait un rapport avec *Agni* ?

En face un geste insinua le désintérêt ; la question avait été déjà été évoquée longuement lors des investigations du bureau.

— Je veux dire un rapport occulte... En fait, tu n'as toujours pas réussi à le casser ce message ! Et si Jamil avait découvert quelque chose.

— En une semaine !?

— Il a peut-être eu de la chance, qui sait ?

— De toute façon Sam, on n'a rien trouvé dans sa base de travail, ni dans ses brouillons...

— Il l'a peut-être emme...

— C'est pour toi !

Par-dessus son épaule, il considéra Sonia qui venait de les interrompre.

— Téléphone ?

— Non. Interphone. Vous êtes courageux les mecs de boire votre café en plein vent ! C'est madame Kiran, tu te souviens ? lui ai dit de patienter, elle t'attend en bas.

— C'est vrai..., soupira-t-il, tu as les...

— Sur ton bureau, un sac plastique.

Une silhouette trentenaire déambulait tête baissée dans le sas de l'entrée. Derrière lui, un coulissement et l'ascenseur se referma.

L'ouverture de la porte vitrée la fit lever le nez. Il fit les trois pas qui le séparaient de la femme.

— Madame Kiran ?

Elle hocha une tête où des cheveux ébène et brillants ondulaient sur la nuque. Vaguement dans les trente ans, elle s'était raidie pour lui saisir sa main plus que pour la serrer. Une lueur déroutante s'attardait dans le regard sombre, peut-être l'émotion de se mouvoir là où avait travaillé son mari pourtant, cela s'égayait, paraissait s'enfuir et revenait soudainement, avec malice, comme si ses yeux faisaient des niches. Confus, il se détacha vivement des noires prunelles de peur d'être pris en flagrance d'incorrection. Il réalisa que son bras à demi levé vers elle tenait toujours le sac. Elle le fixait sans un geste, sans un sourire, comme un questionnement.

— Vous êtes monsieur Casin, Geoffroy Casin ?

Il bafouilla plus qu'il ne répondit par l'affirmative. Il ne l'avait jamais rencontrée. Elle connaissait son nom. Jamil avait dû le citer incidemment en évoquant une anecdote ou un événement professionnel, ce qui était contraire aux règles. Elle venait de déboutonner le haut de son manteau dont le large col de fourrure synthétique noyait en partie le bas de son visage. L'inquiétude se posa sur elle.

— Je sais que vous n'avez guère le temps monsieur Casin, mais...

La crainte maintenant emprisonnait ses mots, sa main enserrait les deux pans de son manteau pourtant qu'elle venait de défaire. Elle se lança, péniblement :

— J'aimerais que cela reste entre nous, vous comprenez ? Je...

Le silence qui perdurait l'agaça. Son bras avec le sac plastique retomba.

— Je ne comprends rien madame Kiran, vous les prenez vos affaires ou pas ?

Elle retrouva une fermeté dans la voix.

— Bien sûr que je vais les prendre mais..., en réalité je ne suis pas venue pour ça.

Le regard de Geoffroy Casin s'agrandit par l'attente.

— C'est vous que je venais voir.

— Moi ! fit-il avec un sursaut amusé.

— Oui. J'ai des choses à vous dire, plutôt... à vous montrer..., concernant Jamil.

— Madame Kiran..., reprit-il en retenant un soupir, il y a une enquête de police concernant la disparition de votre mari, c'est plutôt à eux qu'il faut s'adresser. Vous avez les noms, numéros de télé...

— Si je m'adresse à vous, c'est qu'on me l'a demandé ! le coupait-elle un ton au-dessus. Vous... et personne d'autre.

— Mais qui vous a demandé ça ? s'énerva-t-il.

Elle agita brièvement son regard à la recherche d'on ne sait quoi puis baissa la voix, agacée.

— Jamil évidemment.

Bouche entrouverte un instant, il déglutit avec difficulté avant d'articuler :

— Mais, mais Jamil..., il est, il a...

— Disparu je sais. Vendredi, à mon bureau, parmi mon courrier professionnel, j'ai reçu une enveloppe plutôt volumineuse, le sigle était au nom d'une société d'aménagement intérieur que je connais bien, je me suis dit que c'était un catalogue, un de plus... C'était bien un catalogue mais il y avait une petite lettre manuscrite avec...

Elle ouvrit la sacoche accrochée à son épaule. Elle lui tendit une feuille pliée. C'était daté de la semaine précédente. Le scripteur lui annonçait qu'il allait bien, qu'il ne pouvait en dire plus et qu'elle devait entrer en contact avec son collègue Geoffroy Casin, lui et lui seul, afin de lui remettre dans une confidentialité absolue – soulignée deux fois – la feuille imprimée jointe. Il l'embrassait, l'aimait etc...

La graphie lui était familière, c'était un fait. Jamil était vivant.

— Et ces lignes sont de la main de votre mari ?

— J'en suis certaine.

— Et c'est la première fois que votre mari vous contacte ainsi..., je veux dire, depuis sa disparition ?

— La première..., répéta-t-elle avec un sanglot retenu. J'ai été soulagée, je n'y croyais plus... vous comprenez, je...

Une larme déborda et tomba sur le dos de sa main.

— Je ne sais pas si vous vous rendez compte madame Kiran que ces informations sont capitales et...

Il essayait de mettre des nuances dans sa voix. La jeune femme face à lui pleurait son mari retrouvé. Il ne voulait pas l'accabler plus mais... il lui devait la réalité.

— Madame Kiran..., si votre ma..., si Jamil a disparu et qu'il ne se manifeste pas au grand jour, c'est qu'il se cache et s'il se cache, c'est qu'il a quelque chose à se reprocher et en taisant ce fait, on risque d'être accusé de rétention d'information ou d'entrave à l'enquête, peut-être même de complicité s'il y a eu... Jamil est quand même recherché par nos serv..., par la police, ce n'est pas rien !

Elle leva des yeux excédés.

— L'important est qu'il soit vivant et s'il se cache, il doit avoir de bonnes raisons !

— De bonnes raisons, de bonnes raisons, serina-t-il dents serrées pour éviter de hausser la voix, franchement, je ne vois pas lesq...

— C'est peut-être en rapport avec son job ! argua-t-elle ne lâchant pas prise, après tout, il m'a dit une fois que c'était une activité sensible, que vous êtes dans les logiciels pour l'armée, un truc comme ça !

— Oui, oui, soupira-t-il discrètement, soulagé qu'il n'ait rien dit d'autre, les logiciels, c'est ça..., mais effectivement nous avons des clients... dans des domaines sensibles, certains travaillent pour le Défense Nationale, nous sommes tenus au secret professionnel mais je ne vois pas en quoi son travail l'obligerait à rester caché !

Ils restèrent silencieux quelques secondes. Elle récupéra la lettre manuscrite que Geoffroy Casin lui redonnait, la replia soigneusement et la rangea.

— Je dois vous remettre le courrier qui l'accompagnait, je dois vous av...

La vibration de la serrure de la porte d'entrée le fit tressaillir. Sur fond de lumière grise, une silhouette à casquette s'agita. Le facteur les salua. Appuyé de son regard, Casin fit un non discret de la tête à madame Kiran qui s'apprêtait à extraire le document de son sac. Ils attendirent comme des piquets que l'employé des postes termine d'œuvrer dans un silence embarrassant. L'intrus jeta un au revoir chiffonné par la hâte. La porte se referma. Il stoppa d'un geste la main qui déjà plongeait dans le sac.

— Ecoutez Madame Kiran, s’empressa-t-il impatient de se libérer de la fâcheuse, il faut mieux voir ça ailleurs, mes collègues là-haut vont s’étonner du temps que je reste avec vous, le plus simple... – il cogita une fraction de seconde – le plus simple, vers 12 heures 45, je serai au Rostand, la brasserie au bout de la rue Médicis et...

Il s’agaça du haussement de sourcils d’ignorance.

— Mais si ! la rue qui longe les grilles du jardin..., au bout, il y a une grande brasserie qui fait l’angle, je vous y attendrai vers une heure moins le quart dans la salle – pas dans la terrasse fermée – vous me ferez voir le document que me transmet Jamil, ok ?

Elle acquiesça en silence et referma sa sacoche. Elle ébaucha un demi-tour, hésita puis chercha son regard :

— À tout à l’heure, alors ?

Il lui tendit le sac.

— N’oubliez-pas vos affaires... Essayez d’être à l’heure s’il vous plait, je n’ai pas beaucoup de temps pour déjeuner !

Songeur, il attendit la fermeture de la porte. Bien entendu, il avait le temps qu’il voulait pour déjeuner. Il avait pris les devants afin de se prémunir d’une éventuelle colonisation de son planning. De plus, elle pouvait devenir rapidement encombrante, voire compromettante. Elle ne semblait pas se rendre compte des risques qu’il prenait à la rencontrer ainsi, à l’insu du *Cénacle*. Il est vrai que ce n’était juste qu’une entrevue pour sonder le terrain. Après, il aviserait le *brain-trust*.

Jamil Kiran était entré quasiment en même temps que lui au *Cénacle*. Sans être au fait du mode d’existence de son collègue, il en connaissait des bribes, telles qu’il soit marié sans enfant ou qu’il habitait dans la banlieue ouest, qu’il affectionnait la cuisine asiatique ou autres détails insignifiants. Il appréciait sa rigueur, son esprit synthétique, deux valeurs qu’on apprend à cultiver quand on veut bonifier son jardin de mathématiques. En trois années, aucune difficulté relationnelle n’avait nui à leur commerce et comme chacun avait pris acte des directives du *Cénacle*, les détails d’ordre personnel n’avaient que peu de place au sein de cette dyade cryptanalytique. Pour des raisons indéterminées, il était parti de son Liban natal au cours de

ses études secondaires et avait terminé son cursus universitaire à Lyon et Sophia Antipolis. Une fois, il avait évoqué dans une verve amusée les circonstances de son recrutement, comment un post-doc nouvellement affecté avait constaté ses capacités singulières et l'avait sollicité car *l'Etat avait besoin de gens comme lui...* Il avait répondu que n'étant pas encore français, si la France avait besoin de lui, une activation de son dossier serait bienvenue et, de son côté, il ne verrait pas d'obstacle à effectuer une mission de cinq ans pour un Etat aussi accueillant. Et dix jours après, on lui avait mis sous les yeux un document provisoire lui notifiant sa nationalité française. Il dut s'exécuter. Quelques mois plus tard, après sa formation *ad hoc*, il intégrait la société *Sesam Consulting* avec la fonction officielle de développeur concepteur informatique et rejoignait la jeune équipe composée de Samuel Artaud et de Geoffroy Casin. Il s'était étonné, tout comme Geoffroy et Samuel lors de leur arrivée, de découvrir une vraie fausse entreprise avec plaque soigneusement astiquée en façade. Chaque fin de mois, tous recevaient par courrier la feuille de paie à en-tête établie conformément aux normes en vigueur reprenant les cotisations habituelles, assortie du virement correspondant sur leur compte courant et le tout déclaré aux impôts. Même les tickets restaurant qu'ils recevaient chaque mois étaient estampillés *Sesam Consulting*. Tout devait être transparent à un regard extérieur, ne devant susciter un quelconque questionnement, surtout de la part de l'entourage familial.

Plusieurs fois Geoffroy Casin avait été confronté aux interrogations de ses proches ou même de relations amoureuses ou simplement amicales. L'essentiel était d'apporter une réponse vraisemblable au questionneur, ne pas laisser trop d'ombres au tableau qu'il dépeignait causant invariablement des questions trop précises. Il y coupait court en assurant qu'ils étaient tenus à une stricte confidentialité des projets sur lesquels ils travaillaient, leur clientèle agissant dans la plupart des affaires pour l'État-major de l'armée française. Mathilde, son amie, s'était étonnée d'encaisser une fin de non-recevoir lorsqu'elle s'était proposée de l'attendre en bas de son travail. Elle était dans le quartier pour une course avait-elle argué. Il avait justifié son refus, plutôt mal que bien, par de contraignants aléas